

Madame Leprince
de Beaumont

La Belle et la Bête

Suivi de *Riquet à la Houppe*
de Charles Perrault



PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

/ Littérature /

« J'ai le cœur bon, mais je suis un monstre... »

Un père, commerçant ruiné, est pris en otage par la Bête. Si l'une de ses trois filles ne vient pas prendre sa place, le père sera tué. La Belle s'offre alors en sacrifice pour le sauver...

Magnifique histoire d'amour, *La Belle et la Bête* nous parle aussi de nous. Lire aujourd'hui ce conte avec un autre œil que celui de Cocteau ou de Walt Disney, c'est éclairer certaines interrogations de notre société : où mène le culte des apparences ? Quelle est notre relation au corps ? Comment retrouver l'animal en nous ? Une société qui ne stigmatiserait plus le handicap, le vieillissement ou la difformité est-elle possible ?

La Belle et la Bête

Madame Leprince
de Beaumont

La Belle et la Bête

suivi de

Riquet à la Houppe
(Charles Perrault)

Préface de
Bernard Andrieu

Petite Bibliothèque Payot

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
www.payot-rivages.fr

© 2014, Éditions Payot & Rivages,
pour la préface et la présente édition de poche,
106, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris.
Couverture et photo : © www.annelaurebaudrillart.com
ISBN : 978-2-228-91086-6

PRÉFACE

Comment ne pas devenir un autre

par Bernard Andrieu

C'est l'histoire d'une métamorphose. Un père commerçant ruiné, est pris en otage par une Bête ; si l'une de ses trois filles ne vient pas prendre sa place, le père sera dévoré ; sa fille cadette, la Belle, s'offre alors en sacrifice pour le sauver ; elle découvrira, sous l'apparence monstrueuse de la Bête, un être bon et qu'elle aimera. Inspiré de *L'Âne d'or* d'Apulée, le conte de *La Belle et la Bête* a paru une première fois en France sous la plume de Gabrielle-Suzanne de Villeneuve, en 1740, dans un recueil intitulé *La Jeune Américaine et les contes marins*, publié anonymement. La version que nous allons lire en est une adaptation, demeurée plus célèbre que l'original, et dont l'auteure est

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, née Vaimbault le 26 avril 1711 à Rouen et morte le 8 septembre 1780 à Chavanod. Mme Leprince de Beaumont était pédagogue et publia son conte en 1757 dans un recueil intitulé *Le Magasin des enfants*, qui rencontra aussitôt un vaste succès. Sans altérer la signification du conte, elle n'a pas retenu dans sa version les pages où Mme de Villeneuve expliquait que la Belle était d'origine royale. Ici, à l'instar de Cendrillon, la Belle est fille du peuple et son histoire, le symbole d'une ascension sociale jalonnée d'épreuves : un rapt et le risque de mourir.

Une Bête pas si bête

Soixante ans plus tôt, en 1697, Charles Perrault avait publié un autre conte, le fameux *Riquet à la Houppe*, que Mme Leprince de Beaumont adapta sous le titre du *Prince Spirituel* et qui semble être une version inversée de *La Belle et la Bête* : « Il était une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid et si mal fait qu'on douta longtemps s'il avait forme humaine. Une fée qui se trouva à sa naissance assura

PRÉFACE

qu'il ne laisserait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit ; elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait à celle qu'il aimerait le mieux. » Ainsi, là où la Belle a une beauté pleine d'esprit, la laideur, si inhumaine, du fils de la reine ne le relègue pas au rang de la Bête. Son esprit et sa gentillesse lui servent de fétiches pour pallier cette laideur envahissante.

Dans un royaume voisin, deux autres filles naissent de la reine, dont une Belle, mais parfaitement stupide, et une cadette laide, mais pleine d'esprit. Lors de leur rencontre amoureuse, la Belle idiote déclare à Riquet à la Houppe : « J'aimerais mieux être aussi laide que vous et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai et être bête autant que je le suis. » Ici, la Belle et la Bête ne sont pas dédoublées, mais forment une seule jeune femme. La Bête sera, elle, condamnée à « ne pas faire paraître son esprit » et à conquérir sa Belle uniquement par la vertu de son caractère. Mais devant Riquet, lui-même laid mais plein d'esprit, une pédagogie de l'amour va pouvoir s'établir dans une sorte de raisonnement socratique : « Il n'y a rien,

madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir, et il est de la nature de ce bien-là que plus on en a, plus on croit en manquer. » Se savoir bête, c'est déjà faire preuve d'esprit, même si la Belle concède ne pas savoir qu'on a de l'esprit en reconnaissant ne pas en avoir. Le *cogito* de Descartes n'est pas loin : savoir que l'on pense, indépendamment du contenu de sa pensée, manifeste une capacité du sujet à être pensant.

Là où la Bête propose à la Belle de l'épouser pour se délivrer de son sort et accomplir sa quête d'un amour, Riquet précise les conditions de son don/contre-don : « J'ai le pouvoir, madame, de donner de l'esprit autant qu'on en saurait avoir à celle que je dois aimer le plus ; et comme vous êtes, madame, celle-là, il n'en tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. » La Belle désormais pleine d'esprit lui promet de revenir un an plus tard l'épouser et se répand dans la cour, désormais étourdie non seulement par son apparence mais aussi par sa conversation cultivée. La Belle va-t-elle céder aux sirènes de la communauté des princes accourus pour la

PRÉFACE

demander en mariage maintenant que l'aînée est plus spirituelle que sa cadette, qui ne peut plus opposer son esprit à sa laideur ? La tentation augmente, car son esprit compare les prétentions et les avantages de chaque prince qui se présente ; mais son esprit la sauve aussi plusieurs fois d'un engagement qui ne tiendrait plus la promesse à Riquet. N'était-elle pas si bête au moment de promettre contre un gain d'esprit ce mariage intéressé mais non d'amour ? L'esprit obtenu depuis la promesse ne l'éclaire-t-elle pas finalement sur la vanité de Riquet et la limite de ses prétentions ?

Riquet, lui, prépare la noce, persuadé que la communauté des esprits suffira à convaincre la Belle de préférer l'esprit malgré sa laideur là où d'autres princes font de leur beauté corporelle le principe de la séduction. La fée a doté Riquet d'une autre possibilité de métamorphose, non plus de l'esprit mais de son propre corps, s'il était aimé pour lui-même par la femme qu'il aime : « Cela se fera si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ; et afin, madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui au jour de ma naissance me fit le don de pouvoir rendre spirituelle qui me plairait, vous a aussi fait le don de

pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur. »

Par ces paroles, et au contraire de la Bête de Mme Leprince de Beaumont qui ne dit rien à sa Belle même quand celle-ci est tenue enfermée dans son château, l'échange laideur/esprit contre beauté/esprit est désormais éclairé. La confiance n'est pas aveugle, ni l'amour : « Ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion, et sur toutes les bonnes qualités de son âme et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps, ni la laideur de son visage, que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos ; et qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avait vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmait. »

Perrault précise que c'est « l'amour seul » qui aurait décidé finalement la princesse. L'amour métamorphose en rendant aveugle le handicap, la monstruosité et la différence. De boiteux, Riquet ne lui apparaît plus que penché. L'amour transforme la perception que nous avons des défauts physiques, il ne

PRÉFACE

les efface pas mais les rend acceptables, sinon désirables. Là est toute la différence avec le conte de Mme Leprince de Beaumont qui change entièrement l'apparence de la Bête en lui rendant figure humaine et en délivrant le prince du sort jeté. La Belle doit faire l'épreuve et prouver son amour sans rien attendre en s'épanchant réellement pour la Bête telle qu'elle est. Aimer sans connaître les conséquences de son amour pour soi et pour l'autre, n'est-ce pas plus généreux que d'accepter la différence de l'autre en l'insérant dans son amour ?

Entre ces deux modèles de l'amour, l'amour de la différence chez Perrault et l'amour de l'altérité chez Mme Leprince de Beaumont, deux directions s'offrent à nous. D'une part, la mutation corporelle s'accompagne d'une métamorphose de l'esprit : en changeant de point de vue, l'amour modifie nos perceptions au point de nous cacher la réalité. D'autre part, le changement du corps de la Bête en celui du prince implique un effacement du mauvais sort : plus de traces de l'ancien corps animal dans le corps du prince, mais le souvenir de l'expérience est bien réel : au prince apparu à la fin du conte, la Belle « ne put s'empêcher de

lui demander où était la Bête. Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince ». Le prince trouve dans l'amour de la Belle un moyen de délivrer enfin son esprit interdit d'expression dans la peau de la Bête. Pouvoir s'aimer sans se soucier de l'apparence, c'est utiliser le corps comme un médiateur pour rencontrer son esprit.

La laideur du monstre est si intériorisée par la Bête qu'elle croit que sa laideur physique correspond à son manque d'esprit : « Outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit. » Pourtant, *cogito* cartésien oblige, la Belle refuse la proposition de la Bête : « Je sais bien que je ne suis qu'une bête. » Ici l'animal, « la Bête », serait synonyme de bêtise, assimilation classique pour inférioriser l'animal devant ce qui serait la supériorité de la raison humaine. La Belle reprend une distinction établie par les premières études sur la débilité mentale : « On n'est pas bête quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela. »

En 1880, avant donc les cancrs évalués par l'échelle d'intelligence d'Alfred Binet et après l'enfant sauvage recueilli par Jean Itard, le médecin Désiré-Magloire Bourneville fera

PRÉFACE

une différence entre trois catégories d'enfants idiots : les enfants idiots, gâteux, épileptiques ou non, mais invalides et réputés incurables, pour qui aucune éducation n'est possible en raison d'une vie végétative ; les enfants idiots, gâteux, épileptiques ou non, mais valides, qui peuvent bénéficier d'une invention de Bourneville : la « petite école » ; les enfants propres, valides, imbéciles, arriérés et épileptiques qui pourront suivre la « grande école ».

Entre la bêtise et l'idiotie, la sottise de la Bête ne se sait pas elle-même bête. Le défaut est ici de réflexivité plus que d'intelligence. La Bête s'excuse de ne pas avoir d'esprit au point de se déclarer à la Belle « stupide » ! Se savoir stupide, c'est déjà faire preuve de « bon sens » selon Descartes, pour qui « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ». La Bête ne peut donc être un simple animal que le même Descartes réduit à l'état de machine sans âme. Le doute s'introduit dans le conte : la Bête n'est plus si animale, dès lors qu'elle parle en raisonnant sur elle-même et sur sa situation avec la Belle.

La Bête refuse les flatteries du père de la Belle qui l'appelle, effrayé, « Monseigneur ». Ces mêmes compliments, la Belle les refusait.